

LE CONFLIT À L'INTERFACE MÉTAPHYSIQUE DANS THÉRÈSE DESQUEYROUX DE FRANÇOIS MAURIAC

Chidubem Udumelue Akinyede

The Nigeria French Language Village, Ajara, Badagry, Lagos, Nigeria.

akinyedechidubem@frenchvillage.edu.ng

chidubemakinyede@yahoo.fr

Résumé

Notre étude porte sur le conflit à l'interface métaphysique, par rapport au mariage dans Thérèse Desqueyroux de François Mauriac. Mauriac, un existentialiste chrétien, maintient qu'il y a un élément essentiel dont on a besoin dans le mariage, mais qui manque malheureusement, dans la société. Le mariage est une institution conçue par Dieu pour l'humanité. On sait cependant que les époux se marient pour des raisons diverses et qu'il n'y a pas de mariage parfait. Parfois, la conception idéale d'un mariage n'est pas ce que l'on y trouve. Tantôt il y a des succès magnifiques, tantôt il y a des échecs alarmants et tant de conflits inimaginables. Plusieurs facteurs influencent le mariage. Dans cet exposé, nous prenons comme point de départ un aspect de ces facteurs dans Thérèse Desqueyroux. Nous avons essayé de faire, dans notre étude, une analyse textuelle. Ici, il est question de l'interface métaphysique tenant compte de trois types de conflits : le conflit mental où l'on a considéré l'incompatibilité intellectuelle des époux ; le conflit moral en parlant du discernement du bien et du mal chez chacun et puis le conflit spirituel qui porte sur l'émotion et Dieu. Selon Mauriac, tant que les gens s'éloignent de la vérité, certains aspects de la vie comme le mariage échoueront. Il maintient que, pour que le mariage réussisse, étant un phénomène divin, il faut la divinité elle-même pour le maintenir.

Mots clés : conflit, mental, métaphysique, moral, spirituel.

Abstract

Our study dwells on metaphysical interface, with regards to marriage in François Mauriac's Thérèse Desqueyroux. Mauriac, an Existentialist Christian, maintained that in marriage, there was a vital ingredient needed, which unfortunately was lacking in his society. Marriage is an institution conceived by God for humanity. We know, however, that spouses get married for different reasons and that there is no perfect marriage. One's conception of marriage, is not what he meets within the marriage, sometimes. Sometimes there are resounding successes; sometimes there are alarming failures, coupled with unimaginable conflicts. Marriage is affected by several factors. In this study, we are taking into consideration an aspect of these factors in Thérèse Desqueyroux. We have tried to carry out a textual analysis in our study. Here, it is a matter of metaphysical interface with mental conflict, where we consider the intellectual incompatibility of the spouses; the moral conflict discussing the discernment of good and bad, and then the spiritual conflict bordering on emotion and God. According to Mauriac, as long as people keep away from the truth, certain aspects of life, like marriage, will continue to fail. He maintains that for marriage to succeed, divinity itself is required, since it is a divine phenomenon.

Key words: conflict, mental, metaphysical, moral, spiritual.

Introduction

L'Homme est un être si complexe qui devrait être consciencieusement et soigneusement étudié pour qu'on puisse bien comprendre les causes de ses actes. En psychologie, nous reconnaissons que le comportement de l'Homme n'est pas stable. L'Homme change fréquemment son comportement qui dépend de certains facteurs : les situations données, l'état mental, la société, l'environnement ou le milieu, *etc.* Les problèmes qui se posent au niveau des relations avec autrui sont attribués au fait que l'Homme ne comprend pas toujours les aspects psychologiques de la vie d'autrui. En effet, nous ne nous interrogeons pas suffisamment sur les motivations profondes des actes des autres. Ainsi, on rencontre beaucoup de difficultés quand on tente d'établir des relations agréables avec son prochain. Apparemment, c'est l'Homme lui-même, qui constitue une barrière. Il s'avère nécessaire de relier le problème d'autrui au problème de soi-même. Si l'on ne se connaît pas, si l'on n'est pas capable de s'exprimer, est-ce qu'on peut résoudre le problème de soi-même ou mettre soi-même en situation pour vraiment comprendre ou expliquer l'acte de cette personne-là ? Dans *l'univers du roman*, Roland Bourneuf et Réal Ouellet jettent de la lumière sur les expressions "se connaître et s'exprimer" :

La présentation du personnage par lui-même pose au départ le problème de la connaissance de soi : peut-on à la fois se connaître soi-même et communiquer à autrui cette connaissance de soi ? ... Si la connaissance de soi est si difficile, c'est qu'en premier lieu, emprisonné dans les limites étroites de sa subjectivité, l'homme ne peut pas sortir de soi pour se juger À la fois juge et partie, objet et sujet, l'homme ne peut pas poser sur lui-même ce regard froid qu'il jette sur autrui...

Par ailleurs, comment avoir prise sur un être changeant quand on ne se rend pas toujours compte qu'il change ... ? (172-173)

Dans le même texte, Jean-Jacques Rousseau fait le point sur la connaissance de soi-même, qui est certes difficile et incomplète, et Jean-Paul Sartre, de la difficulté de comprendre autrui, quand on ne peut pas se comprendre (Bourneuf et Ouellet (172)). Il faut donc se comprendre avant de comprendre quelqu'un d'autre. Selon Thérèse, la protagoniste de *Thérèse Desqueyroux* de François Mauriac, Bernard, son mari, est celui qui ne s'est jamais mis, fût-ce une fois dans sa vie, à la place d'autrui et qui ignore cet effort de sortir de soi-même pour comprendre ce que l'adversaire voit (111). Et les autres, y compris Thérèse elle-même, est-ce qu'ils se mettent à la place d'autrui ? On se demande comment Thérèse peut donner une description de Bernard quand elle nous montre qu'elle ne se connaît pas. « Je ne sais pas ce que j'ai voulu... » (57). Si pourtant nous croyons cette description de Bernard et si nous savons que Thérèse ne se comprend pas, comment, les deux, peuvent-ils comprendre leurs problèmes, s'ils existent ? On aperçoit Thérèse comme une femme paradoxale, une schizophrène, c'est-à-dire une femme à caractère ambivalent.

Presque toute sa vie, Thérèse montre aux gens ce qu'elle voudrait qu'ils voient et à un moment d'inattention, ce qui n'arrive pas souvent, elle se montre telle qu'elle est vraiment et personne ne la reconnaît. Nous pouvons dire, à ce propos, que Bernard est naïf. Si Bernard connaissait sa femme, il aurait deviné la raison de ses actes, surtout le crime commis. Nous aurions dû être heureux quand, à la fin, en route vers Paris, le mari pose à sa femme, pour la première fois une question essentielle : pourquoi elle a commis le crime (36). Thérèse était surprise et heureuse. Mais, à notre chagrin, quand elle la lui explique, il ne comprend pas, et le moment magique étant perdu, il refuse de la croire et de la comprendre. Il manque, dirait-on, de l'imagination et de la

patience nécessaires pour comprendre Thérèse. Mais celle-ci aussi, est-ce qu'elle donne même une chance à son mari d'agir comme il faut ? Peut-être, dirions-nous, qu'en tant que femme, Thérèse aurait dû essayer de s'adapter à sa nouvelle famille. Le refus d'appartenir, que ce soit volontairement ou inconsciemment, se manifeste toujours. Etant non-conformiste, elle n'accepte aucune adaptation. En outre, elle n'a pas les pieds sur terre comme Anne, la petite sœur de Bernard, qui, à la fin accepte son destin de médiocrité.

Lijun Zheng (159) dit que les gens sont silencieux, au sens du manque de communication. Il ajoute que Thérèse vit dans une grande famille riche, mais ne trouve aucun semblable à qui elle peut s'épancher. « Il semble que les autres vivent dans une planète différente de celle de Thérèse ou plutôt [que] c'est Thérèse qui vit dans une planète différente de celle de son entourage. Il n'est jamais arrivé de vrai dialogue entre eux » (159)

L'interface métaphysique

La connaissance de Dieu est le commencement de la sagesse ...et la prospérité des sots les fait périr (*La Sainte Bible*, Les Proverbes 1 : 7^a, 32^b).

Selon Mauriac, les gens ont réussi à ignorer l'essentiel de leur vie. Dans notre analyse nous considérons trois types de conflits : le conflit mental, le conflit moral et le conflit spirituel.

« La recherche rationnelle a pour objet la connaissance de l'être absolu, des causes l'univers et des principes premiers de la connaissance. » (Le Dictionnaire *Le Petit Robert* de la langue française, 1987). Cette connaissance est plutôt innée. Ainsi, l'on n'a besoin d'aucune éducation pour reconnaître l'existence d'une force surnaturelle. C'est ce qu'on possède dès la naissance. On ne peut pas parler de Mauriac sans parler de la métaphysique, surtout à l'égard du mariage. Pour lui, la métaphysique est la connaissance de Dieu, mais, l'échec métaphysique ne signifie pas forcément l'absence de Dieu. C'est tout simplement que les gens de son époque n'ont pas réussi à accorder toute considération à leur créateur. Ils ont réussi plutôt à l'éliminer de leur vie. Cela provient cependant du fait que les gens, aveuglés par le contentement de soi, ont tous manqué le but (Chidubem Udumelue Osakwe (72)).

Le conflit mental

Dans le contexte de l'échec métaphysique, nous considérons d'abord le conflit mental qui suppose l'incompatibilité intellectuelle, qui nous permet de comprendre le genre de partenaire que désirent Bernard et Thérèse, aussi bien que l'image du mariage chez les deux personnages. De toute évidence, la réalité du mariage de ce couple ne correspond pas à leur attente. Mais, quelle est la réalité du mariage exactement ? On se demande, si les époux se voient même comme deux êtres liés pour « s'aimer et se chérir » jusqu'à ce qu'ils soient séparés par la mort. Chacun des époux à une conception particulière du mariage. En considérant aussi l'attitude de Larroque, par exemple, on se rend compte de son indifférence par rapport au mariage :

Monsieur Larroque se félicitait de ce qu'Argelouse qui le débarrassait de sa fille, la rapprochait de ce Bernard qu'elle devait épouser un jour selon le vœu des deux familles (p.61).

L'emploi du mot "débarrasser" nous dit déjà ce que le mariage signifie pour son père. La seule consolation, c'est que sa fille est rapprochée de "ce Bernard" car il a aussi de la propriété. L'essentiel c'est que le mariage soit arrangé, sur l'intérêt. Comme Mauriac l'implique déjà, le matérialisme s'oppose à l'amour unique, l'amour divin. Avec l'intérêt, il n'y a aucun égard pour

un sentiment voulu ou désiré. Par conséquent, on doit y avoir un accord. Pour qu'il ait un accord, il faut que chacun modifie sa perception du mariage, sinon il y aura des désaccords. Notons que l'aspect métaphysique échoue parce qu'on n'arrive pas à fusionner adéquatement les conceptions diverses. Du reste, on n'essaie pas de comprendre en profondeur les exigences d'un mariage.

En principe, le prêtre dirait « ce que Dieu a uni ... » (*La Sainte Bible*, Matthieu 19 : 6^b). « L'homme quittera son père et sa mère et sera uni à sa femme, et les deux seront une seule chair » (*La Sainte Bible*, Genèse 2 : 24 ; Matthieu 19 : 5-6). On ne peut pas dire que c'est le cas de Bernard et de Thérèse parce que tout d'abord, c'est le matériel qui a uni ces deux époux. Puis, ils ne laissent pas vraiment leurs parents. Par exemple, s'il y a un problème entre les époux, Il est résolu 'en famille'. « Aimer et chérir » dirait aussi le prêtre, cependant le mariage de Bernard et de Thérèse n'est pas fondé sur l'amour. Dans l'introduction de la version éditée par Cecil Jenkins, (12-13) nous apprenons qu'il n'y avait pas d'amour entre les époux. C'est un échec d'amour au niveau de l'expérience, dit Jenkins et de la relation avec autrui. Il y aussi le problème de l'insatisfaction, la dégradation et le tourment mutuels. Les amants ne se connaissent qu'au mal qu'ils se font, qu'aux coups qu'ils se donnent (12). Selon Jenkins, c'est parce que les êtres humains cherchent la satisfaction dans le corps, l'éternel dans l'éphémère. C'est justement l'erreur que les gens commettent.

L'image que Thérèse se fait d'un mari est celle d'un homme qui va l'aimer et l'accepter, malgré tout ; un homme qui va la sortir de sa solitude habituelle, et puis partager son angoisse. Contrairement, Bernard, peut-être influencé par la société aurait voulu « une femme de la famille » qui va se confirmer aux exigences de la société. Il se fait l'image d'une femme qui ne fait pas de bruit, qui ne fume pas (et Thérèse fumait comme une cheminée, ce qui étonnait toujours Bernard !) ; une femme qui ne se soucie pas, qui n'est présente que pour lui donner des héritiers. Or, le rêve et la réalité ne se correspondent guère. Voilà que Thérèse se rend compte, le jour des noces, qu'elle est entrée somnambule dans une cage (63). Martin Turnell (11) voit ici un moment de vision. Il nous dit que cette vision est la perspicacité soudaine du personnage, laquelle engendre l'effondrement de la personnalité. Cette vision ne résout pas le conflit mais l'intensifie. Ce moment de l'aperçu soudain, nous dit Turnell, arrive toujours. Il est cependant intuitif et non pas analytique. Mais Mauriac, dit-on, s'oppose à l'intuition, ce que nous rappelle André Séailles (235). Turnell (11) ajoute que c'est un moment où le personnage perçoit que quelque chose d'irréparable, que ce soit du bien ou du mal, lui est arrivé. Dès lors, ses potentialités d'expérience deviennent radicalement altérées. Ce moment n'arrive pas une seule fois. Il peut se reproduire, logiquement, jusqu'au dénouement. Comme ce moment affecte Thérèse négativement, elle est comblée de désespoir, puis de révolte, ensuite de haine et finalement de violence (suicide ou crime). Elle reconnaît donc la futilité du mariage. Après son aperçu soudain, Thérèse comprend qu'elle ne perdra pas seule (68). Thérèse Desqueyroux, la protagoniste, s'est trouvée alors dans un mariage arrangé. Déçue et frustrée, elle cherche frénétiquement les moyens de se libérer. Elle commet un crime.

Séailles (67) nous rappelle que l'idée du crime est venue à Thérèse un jour que Bernard avait été atteint de violents vomissements après avoir pris par des distractions une dose trop forte de son remède, l'arsenic. Thérèse à son tour a forcé les doses, à l'insu de son mari, jusqu'au jour où la vérité avait éclaté pour Bernard et sa famille, même si l'on avait réussi à la masquer au juge d'instruction (Séailles 67).

Le conflit moral

Le conflit moral se trouve au même niveau que le conflit mental. La morale n'existe pas uniquement quand on se conforme à la loi sociale. Nous allons discerner ici le bien et le mal chez chacun. Le conflit moral se présente quand il existe une différence entre l'acceptation du bien et du mal ; c'est-à-dire la différence entre ce qui est moralement juste et injuste. La façon dont nous jugeons les choses, moralement, dépend de notre valeur intellectuelle. Chateaubriand, un célèbre romantique du XIXe siècle, disait qu'il devrait sa liberté morale à sa liberté intellectuelle (cité par *le Petit Robert* 1987). Nous remarquons le rôle très important que l'intellect joue dans notre vie. L'intellect influence tout. On se demande, par conséquent, si l'on peut vraiment, avec l'intellect discerner ce qui est bon du mauvais. Chateaubriand le signale. Y-a-t-il pourtant des biens ou des maux universels ? La société d'appartenance de Thérèse répondrait 'oui' à cette question.

Or, le conflit moral provient du fait que les époux conçoivent différemment le mal. Nous remarquons, par exemple, que les Bernard ne voient rien de mal dans l'union de deux personnages sans amour. Thérèse agit différemment parce que ce genre de mariage ne s'accorde pas avec sa conscience. Quelle est la justification d'accorder la primauté au matérialisme en étouffant les sentiments humains ? En faisant plus attention aux intérêts, Bernard, a-t-il nui à son mariage ? Evidemment, la réponse est affirmative. Il a été attiré par la richesse de sa femme. Il a accordé plus d'importance à la richesse de sa femme, à ses affaires, à son rang social qu'à sa femme elle-même. Sa femme avait besoin d'amour et de soin mais, elle n'avait rien reçu. Quant au *procès* de Thérèse, un *non-lieu* y est déclaré. En principe, le crime est apparent chez le juge d'instruction à moins que ce dernier n'en décide autrement. L'affaire étant arrangée, il n'était pas nécessaire de faire un suivi. Si, par hasard, le juge d'instruction avait trouvé Thérèse coupable, il aurait été obligé de transférer le procès à la vraie justice, c'est-à-dire soit au tribunal correctionnel ou à la cour d'assises. La tentative d'empoisonnement étant un crime sérieux, Thérèse aurait dû être traduite devant la cour d'assises. On évite donc celle-ci, ce qui signifie que l'on n'arrive pas à connaître le crime de la jeune femme. La justice de l'homme étouffe donc la vraie justice. Ici, on voit un thème essentiel de *Thérèse Desqueyroux* (Séailles (63)), une opposition qui s'impose :

... entre la loi de la justice humaine qui ne veut connaître que les délits observables de l'extérieur, et la loi de la conscience plus exigeante et plus sévère, qui condamnerait beaucoup d'hommes et de femmes dont la respectabilité semble pourtant ne faire aucun doute. Une fausse logique conduit enfin les avocats et le juges à « simplifier » les modifications au lieu de les approfondir. C'est ainsi que ... comme l'eût été sans doute celui de Thérèse, si elle n'avait par un artifice obtenu le non-lieu, par une peine sévère : vingt ans de travaux forcés ... (Séailles (63)).

Séailles (63) nous rappelle le cas de Meursault dans *L'Étranger* d'Albert Camus avec sa peinture du magistrat. On voit là aussi la justice des hommes étouffant la vraie justice mais cette fois-ci, pas en faveur de Meursault. La question dans le cas de Thérèse est celle-ci : quelle est la justification de bâcler la justice, d'étouffer ou de cacher la vérité ? Si l'on considère ce crime de Thérèse, nous voyons que la perception des gens varie. Les gens condamnent le criminel, mais pardonnent l'avortement de la justice, parce qu'ils voudraient préserver leur idole - la famille. Après tout, si Thérèse avait été condamnée, il y aurait eu l'histoire d'une empoisonneuse dans leur famille. Mais non, l'idolâtrie reste toujours. Heureusement, c'est la même convention qui pousse Thérèse à se révolter qui la sauve aussi d'être punie comme d'habitude. Après que Thérèse ait été déclarée non-coupable, il reste encore le jugement de son mari (le victime devenu juge),

de sa propre famille - une drôle de famille ! Sa famille la tient discrètement à distance en privé, et la séquestre. Ainsi, elle se trouve « en prison dans une prison ». Ses repas seraient servis dans sa chambre par un domestique ; Marie, la fille de Thérèse serait soustraite à sa mère, *etc.* Cependant, la famille insiste que les époux, Bernard et Thérèse, assistent le dimanche à la grande messe dans l'église Saint Clair, « Il faut qu'on voie Thérèse au bras de son mari ». Quelle hypocrisie ! On considère que le conflit se trouve ici aussi, dans la perception de chacun qui a sa propre raison de voir le crime étouffé ou non.

Alors que l'empoisonneuse souhaitait la révélation de son crime, les autres voulaient cacher ce qui est en train d'être dévoilé. Au lieu de la condamner, ce qu'elle désirait, on étouffe ce crime. Les autres se soucient avant tout de préserver le nom de la famille à tout prix. À chacun sa raison personnelle : nous identifions Larroque, le père de Thérèse, avec sa position très fragile dans la société, les la Trave, surtout la belle-mère et le mari (Bernard) avec leur rang social. On n'entend pas mentionner une raison de Dieu, de la miséricorde ou de la conscience pour sauver une vie et lui accorder le pardon. Mais, qu'il n'y ait aucune preuve d'un criminel dans la famille ; tel est leur seul souci. Le nœud du problème, c'est que la justification d'une action comme moralement valable dépend des idées relatives à cette action. On dirait que, au nom de la famille, on perd toute raison morale.

Le conflit spirituel

Nous considérons l'émotion et Dieu dans la mesure où nous tenons compte de la manifestation et de l'étouffement de cette émotion. Dans l'œuvre, Thérèse manifeste de l'émotion. En suivant son caractère, même dès son enfance, on se rend compte qu'elle est décrite comme un être « plein de passion » :

Elle souffrait, elle faisait souffrir. Elle jouissait du mal qu'elle causait et celui qui lui venait de ses amies ; pure souffrance qu'aucun remords n'altérerait : douleurs et joies naissaient des plus innocents plaisirs (59)

Ce passage nous montre que Thérèse agit comme son émotion la dirige. Bernard, de son côté, étouffe son émotion. Cet étouffement se manifeste dans la mesure où la question du sentiment n'existe pas. Les Bernard restent indifférents à tout ce qui ne concerne pas leur intérêt et la famille. Thérèse profite alors de ce don naturel : l'émotion. « Cette conscience est son unique et suffisante lumière, » rapporte le narrateur. Or, en disant que ces émotions proviennent de Dieu ou de la conscience, on se demande si au moins il est mauvais d'obéir à Dieu, ou à la conscience. Par contre, est-ce qu'il est mieux de permettre que la société altère ce qui émane vraiment et sincèrement de Dieu ou de la conscience ? Pour Thérèse, sans doute, la réponse est 'non.' La modification par la société conduit les membres à l'étouffement. Par conséquent, il y a un rétrécissement de ce qu'on ressent vraiment à l'intérieur et on n'est plus libre. La société n'influence pas cependant l'émotion de Thérèse. C'est plutôt l'émotion qui l'influence. Métaphysiquement, qui a tort et qui est justifié ?

En jouant le rôle de Dieu par rapport à ses personnages, Mauriac, par l'intermédiaire de Thérèse, voulait signaler à sa société que lorsqu'on ne considère pas la conscience, il y aura un effet *boomerang*. Il dit que lorsqu'on base le critère d'une liaison divine sur les intérêts, il doit y avoir un échec. Ce roman de Mauriac devient donc un récit véridique et séculaire contre les chrétiens. Au lieu de le condamner, il faut en tenir compte et l'utiliser pour l'information et l'éducation des

consciences (Henri-Pierre Simon (58-59)). Notons le rôle de Thérèse. Bien qu'elle ne croie pas en Dieu, Mauriac lui attribue une conscience. Elle invite plutôt les gens à changer la direction de leurs consciences ou de leurs croyances. En protestant contre les tabous du mariage, de la famille et de la société, elle porte en elle certaines aspirations de l'auteur. À son insu, elle suit les traces de Dieu. Elle est guidée par ses émotions. Elle voulait se libérer au point même d'avoir tenté de tuer son enfant. Le but est en quelque sorte de protéger son enfant, son identité, contre cette même vie qu'elle subit. On ne peut pas lui donner tort de n'avoir pas voulu laisser souffrir son enfant dans ce monde confus. Elle tente même de se suicider deux fois. « Elle avait obéi à une loi profonde, à une loi inexorable, elle n'avait pas détruit cette famille, c'est elle qui serait détruite. Sa famille avait raison de la considérer comme un monstre, mais elle aussi la juge monstrueuse » (117)

Son désir de se venger, de se libérer de cette société pour assurer peut-être son existence la pousse au crime. Elle voulait voir dans les yeux de Bernard de l'inquiétude, de la curiosité, du trouble enfin. Son but était de toucher le cœur, de jouer sur les consciences des gens, c'est-à-dire pour que les Bernard l'assurent qu'ils vivent, qu'ils ont toujours des sentiments dans leurs cœurs. Elle ne réussit pas. Et, évidemment, elle ne connaît pas son crime. Après tout, elle dit : « Moi, je ne connais pas mes crimes. Je n'ai pas voulu celui dont on me charge ». (57).

Le désir de Thérèse était tout simplement d'être comprise, acceptée et aimée. Elle n'a pas compris cette "puissance forcenée", "cet affreux devoir". Au lieu du pardon, elle rencontre le jugement hardi de sa propre famille. Mais Mauriac nous dit quelque part, que :

... quel que soit le crime d'une créature humaine à ce degré de honte et d'abandon, elle mérite la pitié, et même le respect, et même un chrétien ose l'écrire, l'amour ... (Séailles (64))

Mauriac dit aussi plus loin que les gens sont incapables de comprendre ou de pardonner à quelqu'un parce qu'ils manquent la vraie charité. La charité veut dire l'amour. Les gens, en étouffant leurs émotions, ne se laissent pas aller. Par conséquent, ils ne montrent pas leur vrai sentiment quand ils en ont besoin.

Ainsi, nous remarquons l'erreur commise par la société. Elle essaie de modifier la conscience de chacun. On n'arrive donc pas à considérer certaines questions objectivement. Cette société essaie de subjuguier la conscience, ce qu'elle réussit à faire, avec tous, sauf Thérèse Desqueyroux, Jean Azevedo, avec qui Anne était amoureuse, mais qui n'était pas accepté par sa famille, et tante Clara, la sœur sourde de Monsieur Larroque, qui s'occupait de Thérèse à l'absence de son père. On remarque que Thérèse, qui tente d'écouter sa conscience, qui par conséquent essaie d'agir selon sa propre pensée, est vite considérée comme étrangère, étrange et bizarre. À croire Mme La Trave, quand Thérèse insiste, elle [Thérèse] saura « qu'avec nous ça ne prend pas » (103). De son côté, Larroque dirait que ce sont les hystéries des femmes ; que toutes les femmes sont hystériques quand elles ne sont pas toutes les idiotes. Par analogie, nous relevons l'étrangeté de Meursault dans *L'Étranger* d'Albert Camus, celui qui refuse, dans tous les domaines, de se conformer à sa société ; celui qui montre ce qu'il ressent et dit ce qu'il voudrait dire. On les trouve bizarres parce que leur société ne permet pas de montrer ce que l'on ressent, ni de dire ce qu'on voudrait dire. Par conséquent, la société de Thérèse s'efforce d'anéantir tous les sentiments qui viennent de la conscience, comme l'amour, par exemple, qui rend les gens misérables. C'est exactement l'argument de Mauriac. Comme la société ne comprend pas le fait du mariage selon Mauriac, Thérèse dénature ce fait par ses émotions. On ne trouve donc pas l'esprit du mariage.

Or, Mauriac maintient que, tant que les gens de la société ne se laissent pas aller pour reconnaître Dieu et son amour et tant qu'ils perdent le jugement propre sur quelque chose par rapport à son désir, il y aura toujours l'échec.

Conclusion

L'univers romanesque de Mauriac se présente au moyen de l'écriture de l'existentialisme comme un monde endiablé, symbolisé par l'église Saint-Clair, et le paysage même du roman étudié. Le jour des noces devient donc une invitation que Maurice lance au lecteur qui est choqué de trouver une alliance inexorable entre l'idée des noces correspondant à l'étouffement, à la cage, à la société, à l'angoisse, à la souffrance et sans doute pour l'auteur, à la mort. On remarque, que l'idée du mariage, gardée par Mauriac n'est pas ce qu'il trouve dans la société, caractérisée par le conflit mental, le conflit moral et le conflit spirituel. Il se demande alors à quoi bon se marier ? Il conçoit le mariage comme quelque chose qui manque de spiritualité. Les êtres humains, suggère-t-il, en sont responsables, car ils éliminent, par mégarde, la musique, l'harmonie et l'équilibre du mariage.

Il faut que l'on comprenne très bien ce qui est exigé parce que l'on s'est « condamné ensemble jusqu'à la mort ». Selon Mauriac, tant que les gens s'éloignent de la vérité, certains aspects de la vie comme le mariage échoueront. Il ne faut donc pas se tromper sur ce qui est divin et sur ce qui ne l'est pas. Il nous fait comprendre que le problème ou le conflit qui se pose vient de la société dans laquelle on se trouve.

Quant à Mauriac, notre psychologie de la vie surtout du mariage est mal orientée, dans la mesure où nous cherchons le spirituel dans le physique, l'éternel dans l'éphémère. Il maintient que pour que le mariage réussisse, étant un phénomène divin, il faut la divinité elle-même pour le maintenir.

BIBLIOGRAPHIE

Bourneuf, Roland et Réal Ouellet. *L'univers du roman* Paris : Presses Universitaires de France, 1972.

Camus, Albert. *L'Étranger*. Paris : Les Editions Gallimard. 1942.

Darby, John Nelson. (trans.) *La Sainte Bible* Valence : Bibles et Publication Chrésiennes, 1985

Lanly, André (éd.). *Thérèse Desqueyroux*. Paris : Editions Grasset, 1973.

Mauriac, François. *Thérèse Desqueyroux* Ed. Cecil Jenkins. London University Press, 1964.

Osakwe, Chidubem Udumelue. « L'échec du mariage dans Thérèse Desqueyroux de François Mauriac. » Mémoire de licence, soutenu à l'Université de Jos, l'État de Plateau, Jos, Nigeria (1988).

Dictionnaire *le Petit Robert* de la langue française 1987

Séailles, André, *Mauriac*, Paris-Montréal : Bordas, 1972

Simon, Henri-Pierre. *Mauriac par lui-même*. Paris, Éditions du Seuil, 1953.

Turnell, Martin. *The Art of French Fiction*. N. Y.: New Directions; 1952.

Zheng, Lijun. « Thérèse Desqueyroux, victime de la parole. » *Canadian Social Science journal*. Vol. 9, No. 3, 2013, 158-162. Available from:

<http://www.cscanada.net/index.php/css/article/view/j.css.1923669720130903.5770>

DOI : <http://dx.doi.org/10.3968/j.css.1923669720130903.5770>